

Gautier Langevin

Sens uniques

Nouvelles

TA MÈRE
(Prêtresse intergalactique)

L'addition

Mes parents m'avaient toujours dit qu'il fallait s'ouvrir autant de portes que possible dans la vie. Qu'il ne fallait jamais mettre ses œufs dans le même panier. Comme à la Bourse : répartir les risques en dispersant ses actifs dans divers domaines. Je ne les remercierai jamais assez. Je m'étais bien sûr déjà demandé si j'avais fait les bons choix, mais c'était lorsque j'étais encore tout petit. Il avait fallu décider vite et bien, *diversifier tout en optimisant, progresser, graduer pour compléter à l'intérieur des barèmes d'évaluation institutionnalisés*. J'avais réussi, tout en souffrant assez pour prouver aux autres que j'avais dû travailler fort pour en arriver là. J'avais surmonté brillamment les épreuves à mesure qu'elles s'étaient présentées à moi. Je restais positif, dynamique, stimulé et stimulant. J'avais maintenant droit à ma récompense. Ma récompense à moi que j'avais méritée.

La soirée naissante estompait légèrement cette humidité amazonienne qui devenait,

depuis quelques années, un peu trop récurrente. La nuit arrivait toujours trop tard sur Montréal. Dans mon cas, elle s'était fait attendre toute la journée. La nuit où j'entrerais finalement à l'intérieur du cercle des illustres s'ouvrait devant moi et, pour célébrer ce magistral lever de rideau, j'avais décidé de faire une longue promenade à travers les rues du centre-ville, question de m'y promener une dernière fois en tant que simple passant.

C'était une belle soirée. Il y aurait bien sûr des averses, mais c'était une belle soirée. Les derniers rayons de soleil perçaient les nuages gorgés, frôlant les gratte-ciel pour venir lécher une dernière fois l'angle de Sainte-Catherine et University. Le simple fait de participer à ce tableau me procurait une grande satisfaction. Avec les années, j'avais appris à me fondre complètement dans le paysage, à épouser parfaitement les contours de cette cité du commerce, lui rendant hommage en remplissant avec fierté l'espace qui m'avait été attribué. J'y prenais place tout en douceur, comblant les vides, fixant le moment, en véritable symbiose avec cette agglomération. Je considérais cette relation comme un genre de mutualisme, de contrat d'entraide que j'avais signé avec celle qui me donnait tout, à condition que je lui reste fidèle.

Autour de moi, la ville prenait tranquillement une allure nocturne. C'était l'heure

des zélés : départ de ceux qui terminaient après cinq heures et arrivée des précoces du cocktail. Ennemis de profession mais frères de désir, ils montraient au monde à quel point tout ça était important, donnait un sens à leur existence. Je ne les blâmais point. J'avais été l'un d'eux à l'époque où je n'avais pas encore accumulé assez d'argent pour passer à l'étape suivante. Prostré patient au sourire en coin et à l'esprit calculateur, j'avais épargné savamment, sans ménagement, plutôt, mû par un désir d'accession que je m'apprêtais à assouvir : 88 000 000. Un beau nombre. Un nombre tout en rondeur, joufflu, bedonnant, boursoufflé d'abondance. Symbole de ma victoire personnelle, ce nombre représentait aussi et surtout le prix qu'il fallait payer pour devenir membre du Club... Mais il ne fallait pas y penser tout de suite. Je voulais savourer encore un peu mes derniers instants d'homme ordinaire.

Les couleurs environnantes devinrent soudainement plus sombres, les fenêtres d'immeubles furent remplacées par des grillages qui laissaient passer l'air frais. La nuit tombait, marquant la disparition des zélés, pour laisser place à la seconde période d'affaires. Une troisième heure de pointe prenait forme tranquillement, dévoilée par les lumières de la ville. Cette marée montante qui recouvrait le centre de l'activité économique de la province en plein milieu de soirée me rendait

toujours fébrile. C'était un signe sans équivoque démontrant que la nouvelle loi sur le travail portait fruit. Véritable riposte au « dynamisme économique oriental », la loi accordait une pléthore d'avantages fiscaux aux entreprises ne fermant jamais. Des rumeurs, qui me semblaient très plausibles, circulaient d'ailleurs à propos de certains zélés du boulot qui ne rentraient plus chez eux. De toute façon, les dispositifs pour vivre confortablement au travail avaient déjà été mis en place pour les employés de grandes sociétés avant même l'entrée en vigueur de ladite loi. J'étais passé par là, moi aussi, mais c'était du passé. J'avais maintenant mes quatre-vingt-huit millions et j'étais enfin libre.

Je marchais depuis environ une heure lorsqu'un garde me fit sortir de ma rêverie :

– Tout va bien, Monsieur ?

Je m'étais arrêté à son approche, un air de défi dans le regard, pour lui rappeler à qui il avait affaire. Je haussai toutefois les sourcils, pour l'inviter à expliquer son comportement inhabituel. Pour moi, il était tout à fait inconcevable qu'un policier s'adresse à quelqu'un de classe supérieure sans avoir de très bonnes raisons. Accoster un immigrant ou un jeune qui avait un peu trop l'air d'habiter Saint-Michel, pour vérifier, au cas, pas de problème. Mais quelqu'un comme moi ? Complet-cravate, sérieux, dos

droit, pas assuré, mes trois diplômes universitaires sur la boutonnière? Il devait y avoir une bonne raison. Respectueux et cordial, le pauvre semblait légèrement nerveux :

– Est-ce que... Est-ce que vous êtes perdu, Monsieur?

Je regardai autour de moi, interloqué par la question de mon vis-à-vis. Observant attentivement mon entourage ainsi que la rue sur laquelle je marchais, je pris rapidement conscience que je n'avais pas porté attention au chemin que j'empruntais depuis un bon moment. J'étais en plein Quartier latin, entouré d'étudiants, de mendiants, de touristes et, à en croire le policier, n'ayant vraisemblablement pas l'air d'être de ce monde, je ne pouvais être que perdu. Sa déduction m'insulta. Moi, me perdre? Je m'étais retrouvé en terrain hostile, porté par le courant, voilà tout. Pas besoin d'un constable de bas étage pour me ramener à bon port. Je détournai donc le regard, lâchant un inaudible «non merci» dans l'unique but de ne pas réveiller les instincts d'enquêteur de ce petit code criminel en armes.

À bien y penser, je ne pouvais pas me rappeler la dernière fois où j'avais mis les pieds dans cette portion de la ville. Je repris mon chemin, énervé par l'omniprésence de ces lieux presque inconnus qui venaient de me sauter au visage. Les terrasses étaient

remplies de jeunes gens qui discutaient bruyamment, sûrement en train de refaire le monde pour une cent trentième fois. Je devais quitter cet endroit, mais quelque chose me donnait aussi une envie irrépressible d'y rester. Comme un désir pervers de confronter l'immonde, de connaître le vulgaire comme on regarde dans son mouchoir après l'avoir utilisé. Je passai devant un vieillard parfumé de gin, mal rasé, habillé comme un Sol et qui m'insultait en jouant d'une guitare aux cordes tout aussi éméchées que sa tignasse. Je savais bien que ce n'était pas complètement de leur faute, mais j'avais toujours eu l'impression que les pauvres se complaisaient dans leur pauvreté, qu'ils y travaillaient. Je continuai à marcher.

La ville n'avait pourtant plus rien à m'offrir. La majorité des édifices ne dépassait pas cinq étages, les automobilistes et les passants s'insultaient réciproquement, tandis que les transactions de stupéfiants étaient à peine camouflées par des mains s'agitant rapidement et des dos tournés stratégiquement. Un regard à droite, une poignée de main à un interlocuteur qu'on ne regarde pas : « Thanks chummy », poing contre poing, « on se reverra quand t'auras une autre entrée de fric, ou un service à offrir. » Je trouvais tout ça à la fois fascinant et déroutant. Est-ce que le simple fait de me promener parmi eux me transformait en quelqu'un d'autre ? Est-ce que je devenais moins respectable, même si

je ne faisais absolument rien d'illégal ou de moralement inacceptable ?

J'eus soudainement la vague impression que l'air avait changé autour de moi. Les fibres de mon veston *Biodesign* avaient dû réagir à la pression atmosphérique fluctuante ; une averse était sur le point de se déclarer. Ça tombait bien, en fait : j'avais faim. Mais, dans ce coin, je ne savais absolument pas où aller pour trouver quelque chose de convenable. J'activai mon portable implanté pour faire appel au service de copilotage :

– Dans combien de temps sera l'averse ?

– Cinq minutes trente-trois secondes.

– Meilleur restaurant à cinq minutes de marche régulière selon les guides gastronomiques de l'année.

– Continuez sur Sainte-Catherine, tournez à gauche sur Saint-Denis, marchez deux minutes. Bistro Bruxelles.

– Merci.

– De rien, Monsieur. Compte tenu de votre situation géographique, je me permets de spécifier qu'une patrouille de sécurité a été mise en alerte.

– Encore merci, Andy.

– Merci d’avoir choisi Gabriel Corp.,
Monsieur.

Je suivis à la lettre les indications du copilote et me retrouvai au bistro à l’intérieur des limites temporelles que j’avais dressées. Ce n’était qu’un estaminet, mais décoré avec goût, harmonisant tradition et modernité de façon plutôt originale. Le maître d’hôtel vint rapidement à ma rencontre et m’installa dans un coin tranquille de l’établissement. Andy avait dû l’appeler... Même si j’étais leur seul client, on me laissa en paix, ce qui me permit de réfléchir en toute quiétude à la nouvelle vie que j’étais sur le point de commencer. Je commandai des moules; leur prix ridicule me faisait rigoler. Pourvu qu’elles soient fraîches... Je commençais à douter de l’efficacité de mon copilote lorsque la pluie se mit à tomber à l’extérieur. Andy ne se trompait jamais. Enfin, à l’intérieur des paramètres de son programme d’intelligence artificielle. J’avais pourtant un doute pour ce qui était des moules. Les prix étaient trop bas, l’endroit trop bien. Il devait y avoir un retour de balancier. J’inspectai les lieux, calculai mentalement le loyer, les salaires et le coût moyen des produits vendus. J’en arrivai à l’unique conclusion que leur bouffe devait être merdique. Je restai avec cette idée en tête jusqu’à l’arrivée de mon chaudron fumant... Les moules étaient excellentes.

Je n’étais soudainement plus du tout en

paix. Cet endroit m'énervait. J'avais l'impression qu'on riait de moi. Il devait y avoir une erreur au menu. C'était la seule explication logique. On m'avait, de plus, apporté un vin de Californie et une coupe que je ne voulais pas du tout côtoyer à ce moment-là. Je n'avais vraiment, mais vraiment pas besoin d'eux. Tout était trop « bien », voire familier. J'avais l'impression qu'on riait de moi, de subir une défaite. J'appelai le garçon :

– Jeune homme, il y a une erreur dans les prix de votre menu, n'est-ce pas ?

– Non, Monsieur.

– Mais c'est impossible, comment vous faites pour arriver ?

– On arrive au bord du gouffre, mais on arrive.

– Pourquoi n'augmentez-vous pas vos prix ? Votre restaurant a tout d'un grand restaurant, à part les prix.

– Mon patron est à cheval sur ses principes. Il voulait que tout le monde puisse savourer la cuisine de chez lui.

– Vous riez de moi. On rit de moi, je veux régler.

– Votre copilote l’a fait pour vous, Monsieur.

C’était tout simplement illogique et ça me rendait mal à l’aise au plus haut point. Je sentais que quelque chose m’échappait, me glissait entre les doigts. Je devais quitter ce restaurant, ce quartier. Cette marche à travers les bas-fonds de la ville n’avait été qu’une fantaisie grotesque, un caprice de millionnaire emmerdé par sa routine. Je devais me ressaisir. Je sortis de l’établissement, essoufflé comme quelqu’un qui venait de manquer d’air. Les fibres de mon veston se modifièrent sur le coup, protégeant mon corps de la pluie torrentielle. Les deux nanomachines camouflées sous mon col se mirent au travail et déployèrent en un temps record le capuchon du vêtement. J’avais peur de regarder autour de moi, comme si un simple coup d’œil pouvait me faire succomber une seconde fois à la tentation de continuer cette marche à travers l’inconnu. Avec l’aide d’Andy, j’appelai ma voiture qui arriva sur-le-champ.

Elle s’approcha prudemment de moi, coupant la pluie, transpirant la richesse, et me présenta sa portière arrière, J’y plongeai sans perdre un instant. Cuir véritable, métal poli, écrans plasma; enfin, je m’étais retrouvé. Je repensai à la somme que j’avais accumulée mais, contrairement à mon habitude, je me surpris à envisager différentes perspectives

que ce montant rendait possibles. J'aurais pu décider de me lancer en affaires, de jouer au héros en volant des idées à l'entreprise pour laquelle j'avais travaillé. J'aurais pu engager des pros de la console, tireurs d'élite du piratage informatique, pour percer les secrets de l'intelligence artificielle qui gérait les avoirs de notre consortium. Mettre du piquant dans ma vie, faire le cowboy, lancer les dés en affrontant des obstacles plus gros que nature. Pourquoi pas ? Parce que j'étais surveillé, fiché, implanté de la tête aux pieds. Parce que le simple fait de quitter mon univers rapproché pour une heure et demie m'avait plongé dans une crise d'angoisse. Voilà pourquoi. Parce que chez Gabriel Corp., les gens qui s'occupaient de ma sécurité pouvaient me faire griller la cervelle en appuyant sur un bouton. Ce n'était pas quelque chose que l'on criait sur les toits, mais plusieurs individus implantés par la compagnie, qui avaient tenté de contrevenir à la loi ou de s'en prendre à l'intégrité du système en place, avaient malencontreusement péri à la suite d'un accident vasculaire cérébral.

La voiture était toujours stationnée devant le bistro Bruxelles, attendant mes ordres et, pourtant, une seule option réaliste, sécuritaire et logiquement envisageable s'offrait à moi pour la suite des choses : le Club Lafontaine. Pourquoi m'avait-il fallu toute la soirée pour m'y rendre, alors que c'était ce que je désirais depuis toujours, ce qu'il y

avait de plus normal à faire pour moi ?

Je regardai la façade du bistro à travers la vitre teintée; le propriétaire devait blanchir de l'argent pour le crime organisé : affaire classée. Direction : Club Lafontaine.

La voiture fila à toute allure vers l'ouest de la ville, évitant les derniers soubresauts d'embouteillages de la rue Sainte-Catherine, se dirigeant avec finesse vers le Club. J'avais peut-être eu peur de m'y rendre, d'enfin toucher à ce que j'avais tant attendu, mais tout ça était terminé. Quelques instants encore, et j'allais y être; le club le plus prestigieux du pays. De la grosseur d'un gratte-ciel, l'immeuble comptait autant d'étages que d'habitants. La plupart des aspirants membres devaient faire la queue sur une liste en attendant qu'une place se libère, mais avec quatre-vingt-huit millions et une réputation impeccable, on pouvait littéralement se faire construire un étage. J'avais donc opté pour le grand coup. Ce soir, à minuit, on organisait une fête pour mon arrivée officielle. Les plus grandes célébrités allaient y être, m'avait-on dit, pour souligner mon entrée dans la grande famille du gratin. Qu'avais-je fait pour mériter un tel hommage? Rien de très spécial. Je n'étais pas un politicien, un artiste ou un grand propriétaire très puissant. J'avais accumulé beaucoup d'argent en faisant de bons placements, honnêtement. On affirmait d'ailleurs que c'était la première fois

que quelqu'un de «normal» faisait son entrée au Club. C'était peut-être pour ça que j'avais décidé de le faire publiquement. Pour contribuer une dernière fois au système, en servant de preuve supplémentaire de la possibilité du rêve américain, mais aussi parce que je n'avais jamais eu besoin de me cacher pour faire quoi que ce soit. Habituellement, l'identité des nouveaux membres était gardée secrète, leur entrée prenait alors des allures de fuite. Personne ne savait vraiment qui se trouvait à l'intérieur, mais plusieurs rumeurs circulaient.

Après environ dix minutes de route, j'aperçus enfin l'immense édifice. Aussi haut que les plus imposants gratte-ciel de Montréal, celui-ci était toutefois entièrement fermé au public. Même les équipes de télévision ne pouvaient pas y accéder. Les médias avaient bien sûr montré des images de synthèse grandioses de l'intérieur, et réalisaient ponctuellement des reportages sur chaque couturier et chaque cuisinier qui était engagé par le Club. Collections exclusives de haute couture, spectacles présentés en avant-première V.I.P. dans son amphithéâtre privé, le Lafontaine était plus grand, plus respectable, plus cher, plus beau et plus complet que n'importe quel autre club privé. D'ailleurs, on y retrouvait tellement tout pour vivre que ses membres n'en sortaient jamais. Le prix du *membership* couvrait l'hébergement à vie, la nourriture à volonté,

l'habillement et, le plus important, les loisirs. Alors, pourquoi se priver? Je sentis la voiture ralentir et, au même moment, mon téléphone sonna :

– C'est Andy. Je passe le relais à notre service de sécurité affilié au Lafontaine. Félicitations et au revoir, Monsieur.

J'eus un pincement au cœur. Andy venait de couper la communication sans que je puisse lui dire adieu. Je me sentais ridicule d'éprouver quelque chose pour une machine qui devait actuellement être en train de se faire reprogrammer pour servir un autre utilisateur. Dehors, les projecteurs s'allumaient, les flashes entamaient leur frénésie. La voiture s'arrêta complètement devant ce qui devait être l'entrée du *building*. Les fenêtres de la voiture étaient trop sombres pour que je puisse distinguer autre chose que des lumières convergeant dans ma direction. Mon téléphone sonna une seconde fois et, au moment où je l'activai, une voix étrangère, très douce, résonna dans ma tête :

– Bonsoir, Monsieur. Nous vous attendions plus tôt. Je suis Uziel, votre nouveau copilote. J'aimerais vous spécifier qu'avant de pénétrer chez nous, vous devrez progresser à pied sur une distance d'environ dix mètres, dans une zone au potentiel d'agression relativement élevé. Dans le but de réduire les risques, trois gardes du corps vous accompagneront.

Vous pouvez maintenant sortir de la voiture.

Les trois gardes du corps étaient bel et bien là. L'un d'eux venait de m'ouvrir la porte et appuyait une de ses grosses mains dans mon dos, pour me faire savoir poliment que c'était lui qui mènerait le bal durant les dix prochains mètres. Tout se passa très rapidement. Le défilé sur le tapis rouge prit l'allure d'une course aveuglante vers l'entrée de l'édifice et, lorsque l'homme à qui appartenait la main qui me poussait dans le dos ouvrit la porte, j'eus à peine le temps de me retourner pour voir les deux autres gorilles qui repoussaient la nuée de journalistes essayant de capter un cliché de l'intérieur du Club; ils n'étaient pas venus pour moi, mais pour gagner l'exclusivité d'une photo originale... En vain. Lorsque les portes se refermèrent, je me retrouvai dans un portique complètement noir. Un bruit de verrou se fit entendre derrière moi. J'étais seul dans la pénombre, en compagnie de mes trois colosses. Je perçus toutefois un murmure, un bourdonnement autour de moi et, soudainement, l'obscurité qui m'enveloppait se retira pour laisser place à une baie vitrée qui donnait sur l'intérieur de la tour. J'étais dans un ascenseur, bouche bée devant les entrailles de cette tour aux dimensions époustouflantes. Les étages étaient en fait d'immenses mezzanines circulaires qui permettaient de saisir en un seul coup d'œil le Club en entier. À certains niveaux, des aires communes

avaient été installées au milieu de l'édifice, sur de grandes plaques de verre. Un peu plus bas, d'ailleurs, dans ce qui me sembla être un bar, une foule flottait sur sa terrasse translucide. Un des gardes du corps pressa une touche qui nous fit descendre à leur rencontre. J'étais énervé, stressé d'enfin pouvoir vivre en compagnie des plus grands de ce monde, qui vivaient maintenant en communauté dans ce paradis terrestre. J'avais entendu dire que les membres les plus influents du Club se réunissaient périodiquement en conseil pour discuter des grandes orientations qu'aurait à prendre l'humanité dans le futur...

J'arrivai rapidement à leur niveau. Les portes vitrées s'ouvrirent, me laissant pénétrer dans ce bar à aire ouverte. Les gardes du corps restèrent dans l'ascenseur, qui continua sa route vers le haut. La musique était forte, la foule, compacte. J'étais là, face à la scène, attendant je ne sais quoi – que quelqu'un donne un signal, vienne à ma rencontre, m'annonce –, mais rien de tout ça ne se produisit. Mon retard les avait peut-être choqués... N'étais-je tout simplement pas assez important pour eux ? J'étais loin de m'en formaliser, mais pas une salutation polie, ni même un signe de tête de la part des gens les plus proches ? J'apostrophai un serveur qui passait, pour lui demander si la fête était commencée depuis longtemps ; il fallait quand même rester diplomate.

– Vous êtes le nouveau, hum ?

– Oui.

– Et vous voulez savoir si la fête est commencée depuis longtemps...

L'homme étouffa un rire narquois.

– Qu'est-ce qui vous fait rire ?

– Ce qui me fait rire, Monsieur, c'est que cette « fête » n'a jamais eu de début et n'aura sûrement pas de fin.

Sur ces mots, l'homme continua nonchalamment sa course vers le bar. Je pris un moment pour l'observer vaquer à son travail, et mon regard se posa sur les membres installés au comptoir. Au lieu d'être assis sur de vulgaires tabourets, ils étaient confortablement calés dans d'étranges chaises, espèces d'hybrides entre le fauteuil et le lit. Le comptoir était extrêmement bas, réduisant au plus simple les mouvements à faire pour atteindre la consommation, qui allait du simple *dry martini* à la pipe d'opium bien bourrée. Ce drôle d'aménagement était reproduit à quatre autres endroits sur l'étage. Je parcourus du regard la foule, m'attardant sur plusieurs groupes de convives. Ils étaient tous complètement camés ou saouls. J'assistais à une orgie perpétuelle; orgie élitiste, mais tout de même orgie.

Dégoûtant. Je regardai autour de moi, cherchant quelque chose de réconfortant, mais je me sentais... expulsé, en dehors de tout ça. J'appelai mon copilote, bouleversé :

– Uziel, branche-toi sur mon visuel.

– C'est fait, Monsieur.

– C'est toujours comme ça, ici ?

– Oui, Monsieur.

– C'est la principale activité, ici ?

– Je pourrais même affirmer, sans compromettre mon intégrité statistique, que c'est presque l'unique activité ici, Monsieur.

– Pourquoi ?

Trente secondes interminables s'écoulèrent avant qu'Uziel ne réponde :

– Je n'ai aucune réponse logique à vous donner. Mais, selon nos archives, vous vous adapterez très bien à votre nouveau mode de vie. Nous prenons en charge tous vos avoirs, Monsieur, ne vous en faites pas. Vous pouvez maintenant faire ce que vous voulez, quand vous le voulez.

– Et qui s'occupe des décisions, des placements, des réunions ?

– Nous, Monsieur.

Je me surpris à regretter la salle à manger du bistro Bruxelles. Maudites moules. Je regardai encore autour de moi, comme pour vérifier si la scène était bien réelle, et ça me frappa en plein visage. Les chirurgies plastiques et l'euphorie ambiante me l'avaient caché jusque-là, mais il n'y avait que des vieux dans cet endroit. Partout autour de moi, une véritable gérontocratie complètement givrée, suintant les narcotiques, régnait de toutes ses rides, de toutes ses dents anormalement parfaites, se mouvant lentement vers une mort inéluctable. Et moi, moi, je me retournai et vis mon reflet dans la cage d'ascenseur vitrée. J'étais vieux. J'étais vieux et j'avais besoin d'un endroit où on pouvait s'occuper de moi. Voilà. Non, ce n'était pas un hos...

– C'est une farce.

C'était le Club Lafontaine. Non, même si je savais où j'étais, même si j'allais m'y habituer, j'étais tout de même terrifié à l'idée que le rideau ne tomberait jamais, que je n'allais jamais recevoir l'addition...

